

Premier Volume.

NOVEMBRE 1890.

Première Livraison.

---

# LE GLANEUR

---

BOITE POSTALE 55

LÉVIS P. Q.

---

## SOMMAIRE

---

Bienvenue au GLANEUR.....	FRID OLIN
Les débuts du GLANEUR.....	RODOLPHE BRUNET
Illusions flétries.....	DENIS RUTHBAN
Une statue à Champlain.....	J. B. CAQUETTE
Je ne chanterai plus.....	ALFRED MORISSET
Notre avenir.....	PIERRE BÉDARD
Automne.....	CHARLES A. GAUVREAU
Hommage à la canadienne.....	E. Z. MASSICOTTE
La tubéreuse.....	LÉON LORRAIN
Un malheureux.....	PIERRE GEORGES ROY
Réverie.....	RENÉ P. LEMAY
Une après midi d'étudiants.....	JULES GENDRON
A ma musette.....	G. E. LANGLOIS

# LE GLANEUR

“C'est une grande anxiété que celle qui s'empare de l'auteur inconnu dont le manuscrit a été adressé au bureau d'une revue pour être examiné et inséré; c'est une grande peur que celle qui l'envahit en songeant au refus probable, ce serait une grande colère qui lui prendrait le cœur s'il savait que son manuscrit n'a pas même été ouvert. On a regardé la signature cela a suffit.

Un novice s'avance dans la lice, il a du souffle, du courage; il chante bien, il dit bien; avec le temps et du travail il peut espérer le succès. Seulement chez lui le talent est un don naturel, sauvage, qui n'a peut-être pas acquis tout le poli, tout le fini qu'une instruction sérieuse peut seule donner. Alors, vite, il faut annihiler l'intrus, on ne regarde pas si la pensée décrite est belle, si le sentiment chanté est beau et élevé; Et donc! c'est un rival, il faut le tuer et le tuer sans délai: On appelle la science à la rescousse, cette science de l'école qui fait plus de pédants que d'hommes de génie, et on égorge le jeune homme avec une cheville, un hiatus, une mauvaise rime, une faute de français, ou une phrase mal construite.”

Aussi, il n'est pas étonnant que tant de jeunes gens qui ont des talents réels pour la littérature abandonnent une carrière qu'on leur fait si ingrate.

Notre but est de réagir contre cette injustice envers les *jeunes*. Le GLANEUR est une tribune où tous les talents littéraires auront accès.

Outre plusieurs de nos meilleurs écrivains qui nous ont promis leur concours, nous comptons déjà un nombre de nos collaborateurs près d'une cinquantaine d'écrivains de talent, nos littérateurs de demain, et tous les jours de nouveaux adhérents viennent renforcer nos rangs.

Que tous les *jeunes* qui se sentent la vocation littéraire deviennent les collaborateurs du GLANEUR; ils seront les bienvenus.

Le GLANEUR paraît tous les mois par fascicule de trente deux pages formant à la fin de l'année un volume de près de quatre cents pages de littérature canadienne.

Le prix de l'abonnement est de \$1 par année, invariablement payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année et les années d'abonnement commencent et finissent avec la publication de chaque volume. Ceux qui prennent des abonnements dans le cours de la publication d'un volume reçoivent toutes les livraisons déjà parues de ce volume.

Toutes correspondances concernant l'administration ou la rédaction doivent être adressées au directeur de la revue, Pierre Georges Roy, boîte postale 55, Lévis.

# LE GLANEUR

PQ  
3900  
G545  
Ex.A

---

---

PREMIER VOLUME

---

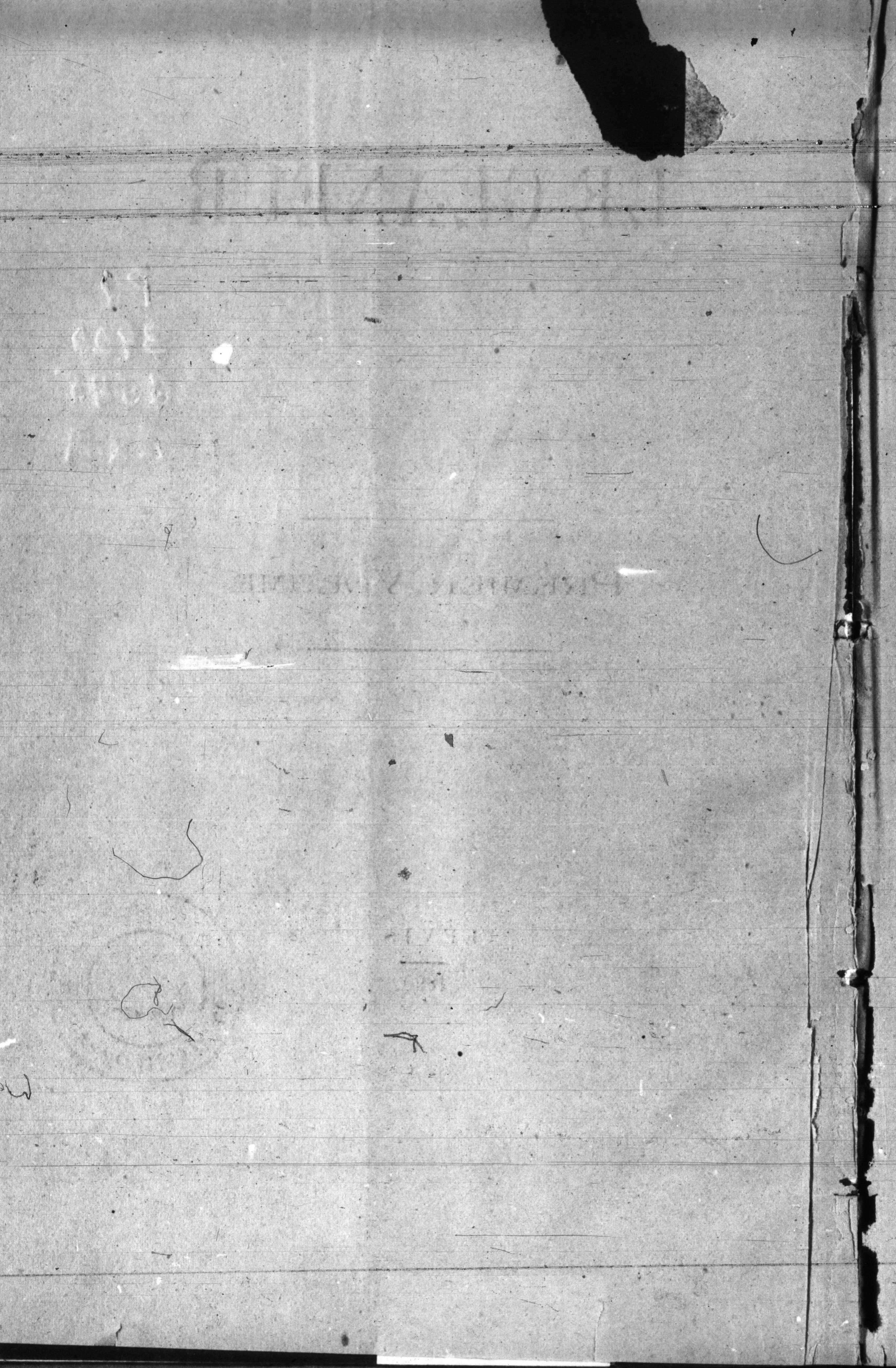
---

LÉVIS  

---

1890





## BIENVENUE AU GLANEUR

(Pour le GLANEUR)

Tu viens à temps, dans le fertile automne,  
Charmant GLANEUR, ramasser les épis.  
Que sous tes pas leur richesse foisonne !  
Tu viens à temps, dans le fertile automne.  
Si tu n'es pas le faucheur qui moissonne,  
Recueille, au moins, les brins qu'il n'a pas pris  
Tu viens à temps, dans le fertile automne,  
Charmant GLANEUR, ramasser les épis.

Bien vite, ami, ta gerbe sera pleine ;  
Nombreuses sont les tiges de froment  
Jonchant encor la littéraire plaine.  
Bien vite, ami, ta gerbe sera pleine.  
Va, pars aux champs, les jeunes sont en veine,  
Guide leur pas, cueillez, glanez gaiement.  
Bien vite, ami, ta gerbe sera pleine,  
Nombreuses sont les tiges de froment.

Reçois mes vœux pour ta longue existence  
Et mes souhaits pour tes succès croissants !  
Que ton labeur vainque l'indifférence !  
Reçois mes vœux pour ta longue existence.  
Qu'une pensée anime ta constance :  
L'œuvre un peu lente est l'œuvre des puissants !..  
Reçois mes vœux pour ta longue existence,  
Et mes souhaits pour tes succès croissants !

FRID-OLIN

## LES DEBUTS DU GLANEUR

(*Pour le GLANEUR*)

En ce monde, toute chose a son commencement, et chaque début n'est souvent que le prélude d'une épopée parfois brillante. Le monde n'a d'abord contenu que deux personnes : Adam et Eve ; puis la nature faisant son œuvre, les générations sont venues, nombreuses et plus nombreuses, jusqu'à former les centaines de millions qui habitent le globe terrestre. La religion catholique qui a son début ne comptait que les douze apôtres, a jeté sur les continents le grain de sénené qui, semblable à un arbre géant, s'est propagé jusqu'à remplir la terre de ses fruits, jusqu'à pousser ses tiges aux limites les plus reculées des nations les plus sauvages, jusqu'à étendre ses rameaux aux confins mêmes de l'univers ! Tout commence ainsi.

Le GLANEUR qui lance aujourd'hui son premier numéro, nous laisse entrevoir les plus belles espérances.

C'est un jeune athlète qui entre dans la carrière, c'est un petit rosier littéraire qui présente au soleil ses boutons près d'éclorre, c'est un *glaneur* qui ramasse sur les pas du génie ce que les autres n'ont point vu !

Espérons qu'il atteindra le but sublime vers lequel il prend son essor !

Le programme du GLANEUR ne contient au-

cune politique ; l'histoire et la littérature seront ses deux flambeaux, et leur éclat fera sa gloire.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus beau que l'histoire du pays, que cette immortelle galerie de héros dont il est bon de graver le souvenir dans tous les cœurs canadiens ? Puis, existe-t-il une chose plus consolante, plus instructive et plus amusante que la littérature, ce miel de l'âme, cet arôme aux mille parfums ?

Donc, souhaitons à l'utile et agréable GLANEUR, toutes les bonnes choses qu'il mérite, tout l'encouragement auquel il a droit, et toute la réussite qui devrait couronner une aussi belle entreprise.

Puissent nos bons souhaits se réaliser, et le GLANEUR marchera toujours de succès en succès, car

Petit à petit  
L'oiseau fait son nid.

RODOLPHE BRUNET

## ILLUSIONS FLÉTRIES

(Pour le GLANEUR)

Quand j'étais un enfant ignorant de la vie,  
Je voyais sans regret du soleil qui s'éteint  
Le dernier rayon d'or mourir sur la prairie,  
Et je ne tremblais pas en songeant à demain ;  
L'amitié me semblait fréquente et sans envie,  
La bonté sans mélange, et le bonheur sans fin ;  
Je croyais qu'on rencontre aisément une amie  
Qui parle doucement et vous donne la main.

Et je pensais encor : la crainte est chose vaine,  
Il est bon d'espérer dans la noirceur des nuits.  
Que le jour reviendra resplendir sur la plaine,  
Dans les cieux éthérés et sur le bord des nids.  
Mon cœur était joyeux, mon âme était sereine,  
Car j'ignorais encor les grands espoirs détruits.  
Je pensais de la terre et de la vie humaine  
Ce qu'avec un sourire en pensent les petits.

Maintenant ma pauvre âme avide  
N'a conservé que ses regrets,  
Et dans mon cœur je sens le vide  
Des rêves perdus pour jamais.

Je rencontrai plus tard, ainsi que dans un rêve,  
Une enfant brune, assise au bord de mon chemin,  
Et je sentis mon cœur percé comme d'un glaive  
Quand son œil enivrant se fixa sur le mien ;  
Je la suivis longtemps, sans repos et sans trêve,  
Respirant ses parfums, et du soir au matin  
J'écoutais sa voix froide et sa parole brève,  
Ne m'apercevant pas que je l'aimais en vain.



Aimer sur cette terre est une âpre souffrance,  
N'avoir aimé jamais est encore un malheur,  
Mais un amour de feu donné sans espérance  
Est le plus déchirant de tous les maux du cœur ;  
L'angoisse en est terrible et la tristesse immense.  
Hélas ! j'ai trop connu cette amère douleur  
De voir éteints en moi par le plus froid silence  
Et mes élans d'amour et ma soif de bonheur !

Maintenant, ma pauvre âme avide  
N'a conservé que ses regrets,  
Et dans mon cœur je sens le vide  
Des amours perdus pour jamais.

DENIS RUTHBAN

## UNE STATUE A SAMUEL DE CHAMPLAIN

(Pour le GLANEUR)

La ville de Québec, depuis quelques années, a subi une véritable transformation. Plusieurs de ses édifices publics et privés—détruits par l'incendie ou tombés sous le marteau du démolisseur—ont été remplacés par d'autres plus élégants et plus spacieux, témoins : les édifices du parlement, le palais de justice, les bâtisses princières de la Grande Allée, la chapelle du séminaire, l'église du faubourg St. Jean, la reconstruction d'une partie de St. Sauveur, sans parler des résidences privées et des splendides magasins qui ornent les rues St. Jean, St. Joseph, du Pont, et remplaçant maintes vieilles masures qui menaçaient d'écraser les passants.

Ça et là des travaux immenses ont été faits par les gouvernements fédéral et local et par la corporation, tels que : la démolition des anciennes portes et la reconstruction de celles dont les formes gracieuses attirent et charment le regard (pas la porte St. Jean : le démolisseur l'a respectée !!!) le prolongement de la terrasse-Frontenac, les améliorations du hâvre, les travaux considérables exécutés au Palais aux frais de la compagnie du chemin de fer du Pacifique Canadien, le joli pont neuf jeté récemment sur la rivière St. Charles, la pose du nouvel aqueduc, l'élargissement, la réparation et l'entretien des principales rues, l'annexion du vaste et populeux faubourg

St. Sauveur, l'installation de la lumière électrique, et bien d'autres entreprises utiles que les pères actuels de notre cité, à l'instar de leurs prédécesseurs, sauront mener à bonne fin.

Oui, la ville de Québec a fait un grand pas dans la bonne voie, mais elle comprend qu'il lui reste encore beaucoup à faire pour atteindre le but auquel elle a droit d'aspirer ; aussi ses citoyens, à quelque parti politique qu'ils appartiennent, rivalisent-ils de zèle pour ajouter au titre de *ville hospitalière et de séjour charmant* qu'elle possède déjà, celui de ville commerciale et industrielle.

Cette émulation est noble et admirable. Mais il est une chose bien importante cependant dont elle ne semble pas s'occuper et qui mériterait pourtant une part de sa bienveillante attention. Cette chose, la voici en deux mots.

Québec est avant tout une ville historique ; elle possède quelques modestes monuments qui rappellent son glorieux passé.

L'étranger vient de loin pour étudier à la source l'histoire émouvante de la cité que fonda Samuel de Champlain en 1608 ; il en consulte les monuments, qui sont toujours les feuillets les plus éloquents de toute histoire ; il s'incline avec respect devant les monuments des Braves, Wolfe et Montcalm, Jacques Cartier, etc, et il veut voir naturellement celui du fondateur de Québec,

Mais l'étranger en vain  
 Cherche dans notre ville,  
 Sur le bronze ou l'argile,  
 Le grand nom de Champlain !

Quoi ! se dit-il avec surprise, Samuel de Champlain n'a pas de monument.....

Projet remis n'est pas abandonné, dit-ont. Il y a longtemps que notre conseil de ville songe à payer une dette de reconnaissance à l'illustre fondateur de Québec ; il n'attend peut-être qu'une bonne occasion pour réaliser ce dessein. Eh bien, cette occasion se présente aujourd'hui. La société St. Jean-Baptiste de Québec aura 50 *ans révolus* le 16 août 1892 ; et plusieurs de ses membres—comptant sur le concours de tous les Canadiens de cette ville et particulièrement sur le précieux concours de la corporation—se proposent de célébrer ses noces d'or d'une manière grandiose.

La société St. Jean-Baptiste de Montréal, elle aussi, voulant inaugurer son panthéon national, se prépare déjà à chômer avec éclat sa fête patronale de 1892. Loin de vouloir nuire à la fête de sa société-sœur de Montréal, la société St. Jean-Baptiste de Québec voudra sans doute la rehausser un peu en y prenant part et inviter tous les Québecquois à suivre son exemple. Ces deux belles associations pourraient facilement s'entendre pour fêter alternativement : Montréal, p

exemple, célébrerait sa fête le 24 juin, et Québec le 3 juillet, date de l'arrivée de Champlain en cette ville.

Mais pour que la démonstration de Québec fût vraiment belle, il faudrait qu'elle eût quelque chose de nouveau et d'attrayant aux yeux des étrangers, car autrement ceux-ci ne se dérangeraient pas, et les noces d'or de notre société passeraient inaperçues. Il est à souhaiter, pour l'honneur de notre ville, qu'il n'en soit pas ainsi.

Or, l'inauguration d'une statue à Champlain, sur l'une de nos places publiques, à proximité de l'endroit où reposent les restes de ce grand patriote, donnerait à notre fête un cachet incomparable de grandeur et de solennité.

La société St. Jean-Baptiste, si ces ressources le lui permettaient, serait probablement fière d'ériger à ses frais cette statue, mais elle ferait encore largement sa part en organisant la démonstration et en défrayant les dépenses qui s'éleveraient à plus de \$3000.00.

D'ailleurs, nous n'avons aucun doute que les membres de notre conseil de ville, dont le patriotisme est reconnu, se feraient une gloire de contribuer, de cette manière, à la célébration des noces d'or de la société St. Jean-Baptiste de Québec. La corporation et la société St. Jean-Baptiste en érigeant une statue à Champlain, auraient certainement l'approbation de tous les citoyens de Québec, sans distinction de race et de croyance ; car elles leur apprendraient à chérir de plus en

plus la mémoire de celui qui a été, non seulement le fondateur de leur ville et le premier gouverneur de la colonie, mais qui a été aussi un homme de cœur et de talent aux vues larges et droites, un patriote sincère, un guerrier habile et intrépide, un historien impartial, un chrétien fervent, probe, juste et vertueux, un homme enfin qui a fait rayonner longtemps sur ce pays les lumières de la foi et de la civilisation.

Voilà, n'est-il pas vrai ? une figure que notre distingué compatriote, M. Hébert, devrait être chargé de peindre sur le bronze.

Espérons que le 3 juillet 1892 nous aurons l'honneur et la joie de nous incliner devant la statue de Samuel de Champlain, le père de la Nouvelle-France !

J. B. CAQUETTE

NOTE DE LA RÉDACTION : Depuis que l'article ci-dessus nous a été adressé, nous avons appris avec plaisir que la société Saint-Jean-Baptiste de Québec avait décidé d'ériger une statue à Samuel de Champlain, à l'endroit historique appelé la Terrasse-Frontenac, sur l'emplacement de l'ancien château Saint-Louis que Champlain a bâti, et où il est mort. Honneur à cette société ! Puissent tous les bons Canadiens l'aider à réaliser ce projet éminemment patriotique.

## JE NE CHANTERAI PLUS

(Pour le GLANEUR)

Muse, puis-je chanter ? mon âme refroidie ..  
Ne peut plus animer mes refrains tout émus ;  
Au froid d'un front glacé, ma lèvre s'est raidie ;  
Oh ! laissez-moi rêver ; je ne chanterai plus.

Muse, pourquoi chanter ? mon cœur est gros de  
[larmes  
Au morne souvenir de nos rêves déçus,  
Et dans ces pleurs amers, je trouve encor des  
[charmes ;  
Oh ! laissez-moi pleurer ; je ne chanterai plus.

Muse, pourquoi chanter ? voilà le soir qui tombe,  
Et j'entrevois, déjà, la nuit des jours vécus ;  
Mais, avant que la mort m'endorme dans la tombe,  
Oh ! laissez-moi prier ; je ne chanterai plus.

Muse, pourquoi chanter ? ma voix n'est plus qu'un  
[râle,  
Ses accents, pleins de flamme, hélas ! sont disparus ;  
Mon luth ne vibre plus sous ma main faible et pâle ;  
Oh ! laissez-moi mourir ; je ne chanterai plus.

ALFRED MORISSET

## NOTRE AVENIR

(*Pour le GLANEUR*)

Depuis quelque temps une certaine agitation existe parmi nous, et la cause est dans l'augmentation étonnante des affaires et de la population de ce pays.

On pressent qu'un jour, et ce jour n'est peut-être pas loin, où les Canadiens, laissés à eux-mêmes, décideront de leurs destinées soit en s'annexant à la grande République des Etats-Unis, soit en adoptant une forme de gouvernement, libre de toute attraction étrangère.

Nul ne peut prévoir, nul ne peut assurer ce que nous, Canadiens-français, deviendrons un jour; cependant l'avenir de notre race ne dépend à vrai dire que de la fermeté de principes, du patriotisme à toute épreuve de chacun de nous.

Nous avons eu une brillante enfance, notre jeunesse est pleine de sève et d'ambition, et notre âge mûr serait témoin de la déchéance de notre nationalité!

Malgré deux siècles de faits héroïques et de sacrifices sublimes, malgré les prodiges de valeur de nos pères, malgré cette Religion admirable qui a présidé à notre naissance, malgré tout cela, nous devrions mourir misérablement aujourd'hui!

A quoi servirait donc la vertu et le dévouement? Le Christianisme n'a-t-il pas puisé dans



le sang des martyrs une force toute nouvelle, un caractère, je dirais, plus saint et plus auguste?

Rome ne devait-elle pas sa puissance et sa grandeur au patriotisme et au courage de ses premiers citoyens ?

Une nation, et cela est facile à comprendre, ne peut exister, si, dès son origine, il n'y a pas eu chez elle de l'héroïsme et du désintéressement, qualités essentielles à la formation de tout peuple.

La patrie a des droits sacrés sur les vertus, les talents et les actions de chacun de ses enfants ; elle semble leur dire : " Je vous ai donné un titre noble et précieux, à présent veillez sur moi, et défendez-moi à la moindre attaque ! "

Mais pour accomplir ce grand devoir de patriote, il faut plus que de la bonne volonté et de la constance, il faut cette force, ce courage étonnant qui produit les martyrs ou les triomphateurs, il faut cette fermeté de convictions, cette haute moralité dont la Religion est la source, le principe.

Ainsi notre passé, par le fait même qu'il nous présente des traits nombreux d'héroïsme, nous assure un avenir des plus brillants.

Nous avons été grands dans cette lutte mémorable que nous avons soutenu contre les prétendus conquérants de 1760 pour la conservation de notre langue, de nos institutions et de notre foi, mais ce n'est pas une raison, parce que nous avons vaincu, que nous nous reposions avec

insouciance sur nos lauriers. Prenons garde, l'ennemi est à nos portes !

Et cet ennemi, malheureusement, nous le craignons d'autant moins qu'il ne s'est pas encore montré au grand jour, d'une manière évidente.

L'*anglicisation* nous ronge, mais son travail maudit se cache sous des apparences tentantes qui nous entraînent ; voilà le mal terrible qui peut, malgré notre passé glorieux, nous ravir la force et la volonté nécessaires pour former dans la suite une nation indépendante.

Son premier effet, c'est de produire en matière de patriotisme et de religion une indifférence coupable, et de l'indifférence à la négation, il n'y a qu'un pas ! Hélas ! plusieurs d'entre nous, je l'avoue avec honte, l'ont déjà fait sans hésitations, sans regrets !

Réveillons-nous ! Songeons à l'avenir qui nous attend, ou plutôt qui accourt vers nous.

Comme un fleuve rapide roulant sans cesse vers un but inconnu ses ondes murmurantes, le temps poursuit sans s'arrêter jamais sa marche monotone.

Les générations passent et disparaissent ; le présent qui s'enfuit devient passé au moment où nous le disons, et l'avenir arrive, sans que l'on s'en doute !

Ne nous fions donc point aux avantages que présente aujourd'hui ; demandons-nous surtout ce que nous serons demain !

Notre avenir, c'est un mystère que nous ne

pouvons comprendre et saisir, mais il n'en tient  
qu'à nous pour qu'il réponde à la grandeur du  
passé et aux espérances du présent.

Les bonnes mœurs, le respect des lois civiles  
et religieuses, l'amour de la patrie, tels sont les  
vertus qui nous conduiront à un avenir brillant  
et glorieux.

PIERRE BÉDARD

## AUTOMNE !

(Pour le GLANEUR)

Automne qu'on accueille avec un anathème,  
Saison morne, saison symbole des douleurs,  
Toi qui dessèches tout : roses et chrysanthème,  
Toi qui jettes au vent les feuilles et les fleurs ;

Saison des jours sans fin, dis moi pourquoi je  
[t'aime?

Pourquoi m'enchantes-tu sous tes tristes couleurs?  
Ta tristesse à la mienne est une aide suprême,  
Et ta sérénité vient consoler mes pleurs ?

C'est que tes bois ridés, silencieux et chauves,  
Tes sentiers dénudés avec tes couchants fauves  
Viennent bercer sans fin mes rêves infinis.

C'est que ton ciel de plomb, plein de langueur  
[pénètre  
Comme un vin généreux jusqu'au fond de mon  
[être ;

Et que m'aidant à vivre heureux je te bénis !

CHARLES A. GAUVREAU

## HOMMAGE A LA CANADIENNE

(Pour le GLANEUR)

S'il est un pays au monde, qui puisse se vanter de renfermer dans son sein des femmes modèles, c'est le Canada.

Aussi, les Canadiens-français ont toujours été glorieux de ces fidèles compagnes, qui sont demeurées dans la joie comme dans le malheur, près de celui qu'elles avaient choisis pour époux ; de ces femmes héroïques, qui n'ont pas reculé devant les devoirs et les responsabilités de la famille.

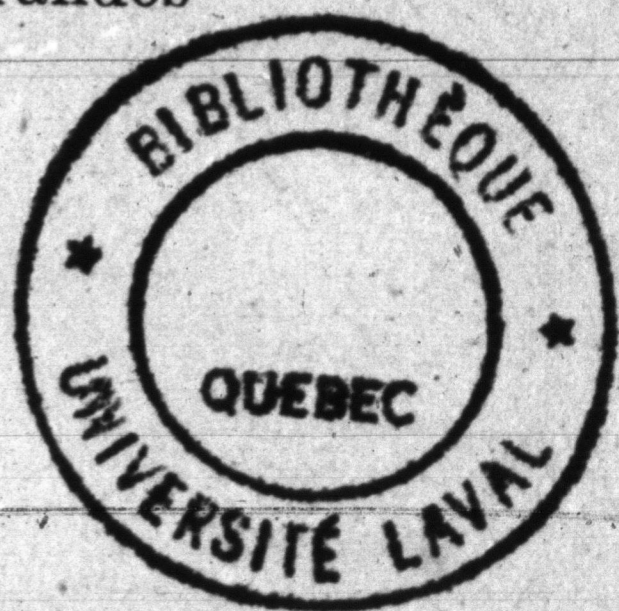
Elles font honneur à notre nationalité par leurs nombreuses vertus ; elle ont contribué pour une large part à la conservation de notre religion, de notre langue, de nos mœurs.

Bien plus, lorsque nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur les annales de notre pays nous y voyons briller les noms de plus d'une héroïne qui, à l'heure du danger, ne fit pas mentir le noble sang français coulant dans ses veines.

Et, à côté de ces noms que l'histoire nous a conservés, combien compte-t-on de dévouements ignorés au temps "où nos mères nourrissaient des soldats pour la victoire et que la victoire leur rendait le deuil et le veuvage?"

Elles ont affirmé leur courage d'une manière si éclatante qu'il est impossible de le nier ?

Elles ont fait voir des qualités si grandes que nous devons pardonner leurs défauts !

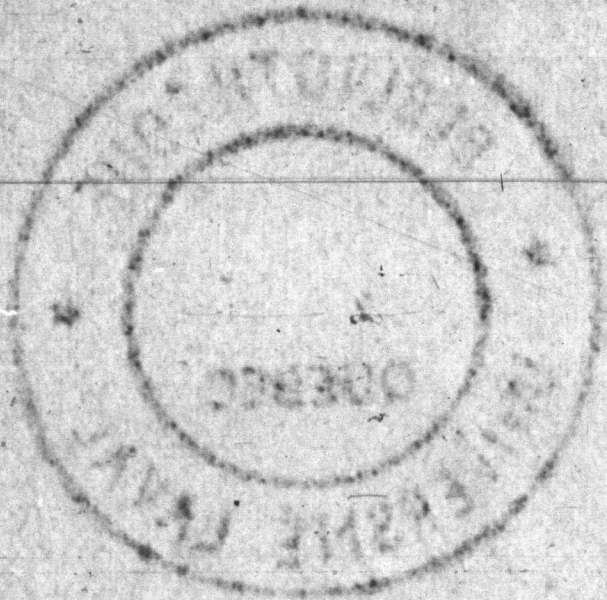


Mères, épouses, sœurs, filles, quatuor bénie !  
en vous repose l'avenir de la race canadienne.

Ne faillez pas à la tâche !

Vous êtes chrétiennes, vous êtes patriotes,  
faites de vos enfants des hommes forts afin qu'ils  
marchent dans le droit chemin et la postérité  
vous sera reconnaissante !

E. Z. MASSICOTTE



## LA TUBÉREUSE

(Pour le GLANEUR)

Tout est charmant, tout plaît en cette fleur  
[bulbeuse.

Sa tige est haute et droite, et son feuillage vert  
Couvre à ses pieds le sol ; sa tête est gracieuse.

Ainsi qu'un parasol ouvert  
S'évase sa blanche corolle,  
Dont la tendre texture et l'émaille argenté  
Ont les reflets de l'auréole

Qui décore le front de la virginité !  
De chaque foliole et de chaque sépale,  
Un parfum pénétrant et suave s'exhale  
Comme l'encens de la vertu.

Fleur, à te contempler, on te dirait candide ;  
Mais ta blancheur est feinte, et ta beauté perfide  
Jette un trouble profond dans le cœur éperdu  
Qui s'égare et délire, atteint d'un maléfice.  
L'arôme séduisant que verse ton calice  
N'est de la volupté que cet impur encens  
Qui donne, doux poison, la mort par tous les sens !

LÉON LORRAIN.

## UN MALHEUREUX

(Pour le GLANEUR)

Si vous saviez, ô riches entourés de toutes les jouissances de la vie, l'histoire de ce vieillard couvert de haillons qui, le dimanche, à la grande porte de la basilique, vous tend humblement une main que la vieillesse fait trembler, avec quel empressement, avec quelle sollicitude vous soulageriez la misère de ce malheureux.

Il fut riche, un jour. Son père en mourant lui laissa un joli héritage. Beau, instruit, plein de talents, l'avenir lui souriait. Il épousa celle qu'il aimait. Au bout d'une année d'une union heureuse qu'aucun nuage n'était venu assombrir, sa femme mourut en lui laissant un fils.

La mort de son épouse fut un grand coup pour lui. Il n'avait pas songé que le bonheur pouvait être de si courte durée. La jeunesse est si présomptueuse ! Pendant plusieurs mois, il s'abandonna à sa douleur. Il voulait mourir afin d'aller rejoindre celle qu'il avait tant aimé.

Pourtant sur son lit de mort, elle lui avait recommandé la frêle créature qu'elle venait de lui donner. Il résolut de vivre pour son fils.

L'enfant grandit. Tous les jours le pauvre père, accompagné du seul trésor qui lui restait, allait s'agenouiller sur le tertre sous lequel reposait la chère morte. C'était sa consolation.



Il se relevait de là plus fort, plus courageux pour entreprendre de nouveau la lutte contre l'ennui qui l'envahissait. Et ce fut la même chose pendant quinze années.

L'enfant cependant fut élevé dans tous ses caprices par une bonne trop complaisante. Bientôt le père lui-même ne put se faire écouter. L'enfant devenu jeune homme ne voulut pas subir le contrôle paternel. Il s'entoura de jeunes gens dépravés et se mit à courir les auberges et les maisons malfamées d'où on le ramenait chez lui le plus souvent ivre. Le père se désolait, mais n'y pouvait rien.

Un jour, à la suite d'une orgie, cet enfant pervers assassina un de ses infâmes compagnons. La police s'en empara et il fut jeté au fond d'un noir cachot, détenu sur accusation de meurtre.

Il passa en cour d'assises. Une à une, le malheureux père vendit les propriétés que ses parents avaient gagnées à la sueur de leur front pour payer les frais du procès de son misérable fils. Il se trouva dans le chemin. Les avocats l'abandonnèrent et son enfant monta sur l'échafaud.

Le pauvre père écrasé par ce malheur quitta la ville qui avait été témoin de son déshonneur et vint résider à Québec.

Ses facultés mentales ébranlées par tant de commotions violentes s'affaiblirent et il tomba.

dans cette espèce d'idiotisme où je le vois tous  
les dimanche sur le parvis de la basilique.

Riches indifférents, si le pauvre idiot vous  
tend la main, ne le refusez pas il a été si mal-  
heureux !

PIERRE GEORGES ROY

R E V E R I E

(Pour le GLANEUR)

Si j'étais un petit oiseau  
Qu'un peu d'amour aurait fait naître,  
Avec les débris d'un roseau  
J'irais construire mon berceau,  
Tout près, tout près de ta fenêtre.

Aux premières lueurs du jour  
En me baignant dans la rosée  
J'irais cueillir des fleurs d'amour  
Que je mettrais à mon retour  
Dans ta petite main rosée.

Je me rirais bien du papier  
Pour dire mon amour extrême,  
Car, sur une feuille d'osier,  
Avec l'épine d'un rosier  
Je graverais ces mots : Je t'aime !

Et dans les fleurs de ton bouquet  
Je cacherais la messagère :  
Gentille feuille à l'air discret  
Qui te confierait mon secret  
Comme un berger à sa bergère.

Je lirais bien, dans tes beaux yeux,  
L'impression que sur ton âme  
Aurient pu faire mes aveux  
Et je serais bien malheureux  
De te savoir cruelle femme !

Hélas ! que ne suis-je l'oiseau  
Qu'un peu d'amour aurait fait naître ?  
Avec les débris d'un roseau  
J'irais construire mon berceau  
Bien près, tout près, de ta fenêtre.

RÉNÉ P. LEMAY.

## UNE APRÈS-MIDI D'ÉTUDIANTS

(Pour le GLANEUR)

—Les étudiants, dit la demoiselle, pourpre à ce seul mot, les étudiants sont des vauriens.

—Shocking, affecte l'anglaise.

Cependant, malgré tout, les étudiants sont en général de jeunes gaillards, libres de basses envies, fourberies et jalousies, songeant à passer le plus agréablement leur temps, et pleins de nobles aspirations vers l'avenir.

Longtemps enfermé au collège, pâli sur les bancs, l'étudiant croit à peine à la liberté nouvelle qui lui est ouverte à la sortie des études classiques et il tient à s'en assurer. Le vaste monde s'ouvre devant lui, quelle perspective ! Il sent bouillonner la sève de ses vingt ans. Etre pour ainsi dire maître de lui-même, c'est chose incroyable ! Plus de *pensums*, jamais de *retenue* le jeudi, aucune réprimande désormais pour un regard furtif en dehors des barrières au passage d'une jolie miss ; tout cela compte pour quelque chose, si vous m'en croyez.

Aussi, voilà l'énigme du plaisir parfois un peu bruyant de ces *jeunes*. Soyez tranquilles, lecteurs, celui-ci sera très honorable juge plus tard, celui là ministre, citoyen modèle, avocat, médecin de mérite, et vous, charmantes lectrices,

trouverez sans doute en eux vos plus douces joies.

Après ces préliminaires j'en arrive à ce qu'on nomme chez nous "une petite époque dans la vie."

Nous sommes à Québec. C'est vers une heure de l'après-midi; temps joyeux, neige étincelante!

Gaston a loué le cheval et la voiture. C'est un homme d'expédition, ce Gaston là! Il a toujours l'idée la plus juste des choses.

—Mes amis, *all aboard*. Vous voyez çà, c'est à nous pour l'après-midi. Nous ferons suer ce brave cheval là pour le prix qu'il nous coûte. Que le diable emporte ceux qui ne seront pas contents!

Voici la grande route, voilà la ville qui s'éloigne.

—Ma foi, où allons-nous? Au Sault? à Beauport? où bon Dieu! Vite! le cheval est bon et malheur à qui nous apostrophe. Le Sault! Le Sault! En route! File, coursier fameux aux pieds légers comme Achille! Maintenant, écoutez mes amis, il ne faut pas se rendre là à jeun: Bacchus doit être notre homme.

Le dieu se fait peu prier, et descend de l'Olympe, un vaste flocon, aux formes rebondies, qu'on trouve au prochain hôtel, moyennant quelque dédommagement.

Enfin, voici l'hôtel en face. Suivez! Voici une chambre. A votre goût, messieurs!

—Toi, Gaspard, tu vois ce piano-là, assieds-toi, et chante nous *Vive la canadienne*.

Gaspard n'est pas un musicien consommé, mais il a rêvé sur les gammes au collège, cela suffit.

La clochette ébranlée dans toutes ses fibres fait accourir le garçon.

—Allons, qu'est-ce que vous prenez ? Rhum, whiskey, quoi. Apportez nous ça ! Mais en voici un circonspect ! C'est bien, Marcel ! un cigare ! honte ! Pas d'argent pour les cigares ! Es-tu de la tempérance ?

Allons un discours à présent. Alfred ! Alfred !

L'orateur grimpé sur une chaise dit quelques mots et l'on applaudit à outrance..... lorsqu'il n'y a pas de protestations, bien entendu.

Puis une rasade vient réparer les forces de l'orateur.

Quatre heures et demi ! Il faut songer au retour. Tiens, en voici un qui cloche. Allons aide toi ! Et les bras secourables le hissent dans la voiture.

Le retour est aussi joyeux que le départ. Il n'y a de nouveau que celui-ci qui oscille un peu fort. Il faut y veiller, mais bast ! voici une rude ornière et le malheureux chapeau roule sous la voiture.

— Arrêtez ! Arrêtez !

Aussitôt on retourne sur ses pas, on recoiffe  
l'ami, puis au joyeux son des grelots, on revient  
chantant à tous les passants :

Gai, gai, gai l'étranger

Qu'il fait bon voyager !

JULES GENDRON



## A MA MUNETTE

(*Pour le GLANEUR*)

Nous sommes au temps joyeux des lilas,  
Les soleils sont chauds, les brises sont folles,  
Les papillons d'or au fond des corolles  
Sommeillent à deux ou jasant tout bas.

La fauvette dit sa chanson lascive  
A tous les galants pinsons des bosquets,  
Et le linot, dans ses refrains coquets  
Chante aux échos sa linotte naïve.

Musettes, éveillons nos cœurs endormis.  
Aux champs, les fleurs ont des senteurs nouvelles;  
Partout on entend des frôlements d'ailes  
Et des bruits d'amour tombent des vieux nids.

C'est l'heure d'aller faire la causette  
Sous le gai berceau, comme aux soirs d'antan,  
Et d'y répéter l'éternel serment,  
L'âme émue et seuls dans la nuit muette.

Nous nous aimerons ainsi qu'autrefois  
Toujours à plein cœur ; ma lèvre à la tienne  
Saura retrouver l'ambrosie ancienne  
Et dans les baisers échangés cent fois,

Nous fortifions ces chères tendresses.  
Ma musette, allons ! c'est le beau printemps  
Avec ses parfums, ses rayonnements,  
Avec ses sentiers verts et ses caresses.

Viens, nous reverrons dans le jardinet  
La vieille tonnelle et son banc gothique,  
Coin tout embaumé frais et poétique  
Où l'on cueille encore amour et muguet.

G. E. LANGLOIS.

## COLLABORATEURS

---

MM. ALFRED ALARIE,	MM. JULES GENDRON,
PIERRE BÉDARD,	GASTON P. LABAT,
CHARLES BOISVERT,	G. E. LANGLOIS,
RODOLPHE BRUNET,	RENÉ P. LEMAY,
J. B. CAOINETTE,	LÉON LORRAIN,
R. CHEVRIER,	E. Z. MASSICOTTE,
J. ALCIDE CHAUSSE,	ALFRED MORISSET,
CHS. M. DUCHARME,	SILVY C. REITROF,
PAUL DURAND,	JOSEPH EDMOND ROY,
J. P. V. DU SAULT,	PIERRE GEORGES ROY,
MATHIAS FILION,	DENIS RUTHBAN,
AUGUSTE FORTIER,	JULES SAINT-ÉLME,
FRID. OLIN,	HECTOR SERVADEC,
LOUIS GAGNÉ,	BENJAMIN SULTE,
JOSEPH GAGNON,	RAOUL DE TILLY,
C. A. GAUVREAU,	J. P. VÉBERT.